

JOURNÉE D'HOMMAGE À ANNE-MARIE HOUDEBINE
SIGNES & SENS
LA ROCHELLE, 17 JUIN 2011

De la linguistique à la philosophie
Itinéraire d'un « disciple » indiscipliné

Fred POCHE

« Combien y a-t-il de voyelle dans la langue française ? ». La question laisse émerger un long silence. Nous sommes assez nombreux dans ce cours d'Anne-Marie Houdebine et l'attention est à son maximum. Y aurait-il un piège ? Une voix hésitante risque, cependant, une réponse : Six ?! « Eh bien, rétorque la professeure, cela montre la crasse de la culture angevine ! ». Nous sommes à Angers, dans les années 1980. Bienvenue au cours d'introduction à la linguistique. Le ton est donné : non pas d'abord séduire, mais secouer, mettre en question les évidences, déplacer les représentations. Je sors de cette première séance, assommé par mon ignorance, mais complètement enthousiaste. Quel bonheur, en effet, d'ouvrir le capot de la langue, d'en repérer le fonctionnement et d'en décrypter le mécanisme. Je ne pensais pas, auparavant, faire autant de fricatives ou d'apico-dentales dans une seule journée... Je me précipite alors en librairie pour commander les *Éléments de linguistique générale* d'André Martinet. L'aventure commence. Peu de temps après, à l'occasion d'un cours optionnel, la même professeure nous initie à une discipline dont je peine, au début, à identifier les contours. L'intérêt se porte sur les significations non-verbales qui traversent notre société. S'agit-il d'une branche de la sociologie ? On y analyse, notamment, des affiches publicitaires. Une image projetée contre le mur me revient à l'esprit : les fameuses pattes Panzani dans un filet à provision¹ qu'avait si bien analysées Roland Barthes. Mais, notre professeure n'en reste pas à la réflexion de l'auteur de *L'aventure sémiologique*. Elle nous donne des outils méthodologiques personnels. Au-delà de l'inventaire, de l'attention à l'ancrage linguistique, à la dénotation et à la connotation, l'analyse proposée s'intéresse aux « effets de sens », et laisse une place à l'intuition du chercheur, comme à la psychanalyse. Plus tard, je découvrirai un certain Jacques Lacan et son travail original sur le signifiant saussurien. Moment de jubilation.

Assez rapidement, je me risque à questionner notre professeure, juste après le cours, pour prolonger l'échange. Un jour, je termine mon propos par l'expression : « D'accord, ok ». Spontanément mon interlocutrice glisse une remarque sur la redondance du propos. Me voici, alors, invité à maintenir une vigilance de tous les instants. Je me rappelle, à ce propos, la mésinterprétation effectuée par André Martinet face à une étudiante déclarant « cela restera dans les mémoires ». Anne-Marie Houdebine nous fit ainsi remarquer que son directeur de thèse, ce jour-là, entendra le terme au sens d'un « écrit de fin d'étude » et non pas comme la faculté cognitive nous renvoyant à l'histoire.

Du reste, cette vigilance à laquelle nous sommes sans cesse éveillés ne s'apparente pas à une démarche *normative*. La linguistique n'est pas la grammaire qu'on nous enseignait à l'école. Elle se veut avant toute *descriptive*. L'attention qui se développe, alors, nous fait écouter avec plus de pertinence toutes les formes de productions discursives. C'est ainsi que je m'intéresserai à ce langage, souvent peu anodin, que nous utilisons dans la vie quotidienne, comme celui d'une femme politique qui déclara un jour « un chef doit monter qu'il en a » ; ou bien encore, la formule attrapée au détour d'une conversation : « j'aurais pu bénéficier du chômage » ; ou enfin,

¹ R. Barthes, « Rhétorique de l'image », *Communication*, n°4, 1964, pp. 41-42.

l'expression de l'enfant qui s'exclame : « Tu as vu la dame, elle a un décolleté jusqu'au fils »²... Plus tard, je trouverai des clés de compréhension chez Wittgenstein, avec la très instructive articulation entre les « jeux de langage » et les « formes de vie ». Du reste, paradoxalement, mon ignorance du philosophe autrichien, à l'occasion du travail de maîtrise, me permettra de questionner plus personnellement ce qui m'apparaissait déjà comme une limite de l'approche immanentiste du langage.

Dès cette époque, le rapport entre langue et sexuation m'intéresse également beaucoup. Je mesure avec intérêt que la langue véhicule parfois des représentations passées qui contribuent à imprégner nos modes de pensée. J'ai à l'esprit le passionnant travail sur la féminisation des noms de métier. Que de chemin parcouru dans la société française grâce aux travaux d'Anne-Marie Houdebine et des linguistiques qui ont accompagné ou prolongé ces recherches ! A ce sujet, notre professeure nous rapporte certaines réactions phallogocentriques déclarant absurde d'« enjuponner le vocabulaire », pour ne prendre que l'une des formules utilisées à l'époque. Dans les cours, nous entendons parler aussi de *Soleil Hopi*. Il est ainsi question de ce jeune garçon qui perd son nom d'enfance et reçoit un nom secret : « son nom de vie, son nom d'adulte vivant indicible sauf si on cherche à le tuer »³. Je suis, dans le même temps, fasciné par le fait que les langues jettent le filet de leur structuration sur le monde qu'elles nous présentent⁴. Je mesure ainsi la riche de la diversité des cultures.

Dès cette époque, plusieurs éléments me laissent, toutefois, dubitatif, chez deux linguistes souvent cités : André Martinet et Ferdinand de Saussure. D'abord, je résiste à l'empirisme du premier, dont j'apprendrai plus tard, à la lecture d'Althusser, qu'il tend à confondre l'« objet réel » et l'« objet de connaissance ». Anne-Marie Houdebine semble d'ailleurs en distance critique sur ce point. Par ailleurs, le principe d'immanence restreignant la linguistique à l'étude de la *phonologie* et de la *syntaxe* me laisse insatisfait. J'admire, bien sûr, les démonstrations sur la double articulation. Je goûte à la finesse de la description des mécanismes linguistiques ; mais je vis une « crise de claustrophobie épistémologique ». Car ce qui me fascine dans le langage, dès cette époque-là, c'est justement ce dont semble se méfier A. Martinet, à savoir, le *sens*. Moins empiriste que l'initiateur du fonctionnalisme, Anne-Marie Houdebine manifeste sa préférence pour l'épistémologie saussurienne, autrement dit, kantienne. On connaît la formule : « C'est le point de vue qui crée l'objet ». Qu'est-ce que la côte de Bretagne ? rapporte, un jour, notre professeure, dans un cours, suite à une émission entendue à France culture. Il nous est impossible de répondre à une telle question avant de nous demander pour qui ? Un sociologue, un historien, un géographe ? En ce qui concerne le linguiste suisse, je suis à la fois enthousiasmé, voire captivé, par sa rigueur conceptuelle et en même temps un peu gêné par tous les couples conceptuels qu'il mobilise. Tout peut-il, ou doit-il, se séparer en deux : le signifiant/ le signifié, le paradigme/le syntagme, la langue / la parole, etc⁵. Plus tard, en lisant Jacques Derrida, je comprendrai que, finalement, toute la métaphysique occidentale fonctionne par couples. Je mesurerai alors

² On ne comprend aisément cette phrase que dans un contexte religieux, ou à partir de connaissances sur le christianisme et la pratique du « signe de croix » (« au nom du père, du fils et du saint Esprit »). Car ce geste trace la croix en touchant le front (Père), le plexus solaire (Fils) et enfin chaque épaule (Saint Esprit).

³ A-M Houdebine, « Sexualité et identité ou du codage de la différence sexuelle », (Sous la direction d'André Durand et de Charlyne Vasseur-Fauconnet), *Sexualité mythes et culture*, Paris, L'Harmattan, 1990, p. 204.

⁴ A-M Houdebine, « La diversité langagière des êtres humains », *Langages. De la cellule à l'homme*, Paris, L'Harmattan, 1989, p. 131.

⁵ Mon propos ne vise pas les travaux d'Anne-Marie Houdebine, mais plutôt certaines lectures ou certains prolongements de Saussure dans d'autres disciplines que la linguistique. D'aucuns évoqueront sans doute la possibilité de penser les couples de façon dialectique, mais, dans quelle mesure peut-on concilier la logique binaire et la logique dialectique ? « Le structuralisme ne connaît pas la contradiction dialectique ; il ne connaît que l'opposition complémentaire... », soulignait, déjà, voici de nombreuses années Lucien Sève. Cf. L. Sève, *Structuralisme et dialectique*, Paris, éd. Sociales, 1984, p. 128. A propos de l'intérêt politique et social d'une déconstruction des couples conceptuels de la métaphysique occidentale, cf. F. Poché, *Penser avec Jacques Derrida. Comprendre la déconstruction*, Lyon, Chronique sociale, 2007.

l'importance de déconstruire les hiérarchies que présupposent ces couples. J'apprendrai, enfin, à regarder les marges, à prêter attention à ce qui se tient à la marge et n'entre pas, justement, dans ces classifications rigidifiées⁶.

De l'héritage d'une pensée

Il semble me souvenir qu'Anne-Marie Houdebine se sent peut attirée par la musique⁷. Pourtant, j'ai toujours entendu ses cours comme une parole *contrapuntique*. En effet, un premier registre, à la fois érudit et pédagogique offre à l'étudiants des éléments solides, scientifiques, sur le langage. Toutefois, dans le même temps, en contre-point, un deuxième référentiel se déploie. L'auditeur se retrouve alors face à une multiplicité d'informations et de clins d'œil sur l'histoire ou la réalité présente. La pratique de l'intertextualité, l'utilisation d'un langage implicite, ou allusif, manifestent alors un souci constant de ne rien lâcher sur les questions éthiques, sociales, voire politiques. Ecouter un cours ou une conférence de notre professeure devient alors un vrai travail d'herméneute.

Après la licence, les circonstances m'amènent à effectuer une pause de deux ans dans mes études pour travailler dans un mouvement d'éducation populaire. Cette expérience me changera. La confrontation avec la précarité sociale, la souffrance, mais aussi le dynamisme de bon nombre de jeunes de milieux populaires m'invitent alors à articuler davantage la théorie et la pratique. Après cette expérience, je reviens vers la linguistique, mais avec le désir de travailler sur les pratiques de discours. Durant l'année de maîtrise, ma professeure accepte une étude sur l'évolution du langage d'une organisation syndicale. Par ailleurs, j'effectue un stage dans un hebdomadaire. Le directeur me présente aux membres de sa rédaction comme un étudiant de linguistique qui analyse langage des journalistes. Spontanément, une voix se fait entendre : « Nous y'en a pas bien parler ». En bon houdebiniens, j'y détecte un certain rapport à la norme, et les cours sur l'hypercorrection linguistique me traversent alors l'esprit. J'y entends aussi l'histoire des colonies françaises et le tristement célèbre « Ya bon banania » que nous avons évoqué, me semble-t-il, un jour, en sémiologie. Cela dit, lorsque je reviens en linguistique, après cet arrêt professionnel, je décide de suivre de nouveau des cours que j'avais pourtant déjà validés plusieurs années auparavant. C'est ainsi que je participe à un cours de phonologie en décryptant avec une joie immense le contrepoin houdebiniens. Car je m'efforce alors de comprendre le rapport entre le noyau dur de la linguistique et ses prolongements dans d'autres disciplines, dont la philosophie. À cette époque, j'ai à l'esprit une question posée par un exégète lors d'un échange : « Dans l'approche structurale, où est le sujet ? ». Cette question deviendra d'ailleurs mon axe de mémoire de maîtrise : *Du sujet en linguistique. Vers un questionnement épistémologique de la linguistique structurale*.

La liberté de penser et de créer des concepts

Assez tôt, dans cette investigation, il me semble nécessaire de conceptualiser. Lorsque Deleuze et Guattari publient, l'année de mon DEA, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, ils me confortent dans l'idée qu'il faut créer des concepts. Je me souviens encore d'une des premières fois où je m'y suis risqué en m'appuyant sur la notion de « crible phonologique » de Troubetzkoy. J'ai d'ailleurs à l'esprit une étudiante dirigée par Anne-Marie Houdebine qui, durant une soutenance de mémoire note au tableau une triphongue tirée de la langue qu'elle étudie : le

⁶ « Nous devons passer par les dualismes, souligne Gilles Deleuze, parce qu'ils sont dans le langage, pas question de s'en passer, mais il faut lutter contre le langage, tenter le bégaiement, pas pour rejoindre une pseudo-réalité pré-linguistique, mais pour tracer une ligne vocale ou écrite qui fera couler le langage entre ces dualismes, et qui définira un usage minoritaire de la langue, une variation inhérente, comme dit Labov », G. Deleuze/ C. Parnet, *Dialogue*, Paris, Flammarion, 1996, p. 43.

⁷ Notre professeure, dit, aujourd'hui, avoir changé sur ce point.

malgache. La jeune femme prononce plusieurs fois ce phonème, mais, pauvres locuteurs français, nous n'entendons pas ce qu'elle a pourtant retranscrit très clairement au tableau. À l'occasion de mon mémoire de maîtrise, je reprends donc la même intuition que Troubetskoy, mais cette fois en la transposant dans le domaine lexical. Mon idée est la suivante : on peut parler d'un « crible lexicologique » qui fonctionne à l'intérieur d'une même langue et provient d'une lacune linguistique de l'interlocuteur, ou de l'auditeur. Il en est ainsi du jeune de milieu défavorisé, au tatouage sur le bras, qui se met en colère lorsqu'on lui demande : « C'est indélébile ? ». On retrouve également ce « crible lexicologique » lorsque l'enfant parle des « soldats dalmatiens » - le nombre 101 ne lui étant pas encore connu - ou bien quand le même enfant parle de la « Caisse d'épingle » à la place d'une banque bien connue. D'aucuns pensent, sans doute, qu'un étudiant n'a pas à créer des concepts, mais seulement à montrer qu'il comprend la pensée des vrais chercheurs. Mais, je me suis senti « autorisé » à le faire ; parce qu'Anne-Marie Houdebine, tout me repoussant dans mes derniers retranchements afin d'approfondir mon argumentation, me donna cette liberté.

Dans ce même esprit, aujourd'hui, je ne cesse de rappeler aux étudiants qu'en philosophie, il n'y a pas de gène et que chacun est invité à oser penser sans assujettissement. La réflexion ne relève pas de la répétition servile ou de l'hagiographie (autre crible lexicologique possible, car il ne s'agit pas de la géographie). Dans mon domaine, un certain académisme nous empêche parfois de penser. On risque alors de définir le philosophe contemporain comme un grand spécialiste... de la pensée des autres. Or, ce sont les défis d'aujourd'hui qu'il nous faut relever. Michel Foucault avait raison de parler de la philosophie comme d'un « journalisme radical »⁸.

Se déplacer...

Je n'ai pas connu le lycée sous sa forme habituelle. Après une formation en mécanique générale⁹, j'ai préparé mes trois années de bac par correspondance tout en travaillant. Je suis alors arrivé à l'Université avec des imaginaires souvent loin de la réalité, mais aussi un très fort sentiment d'exil. Ce n'est sans doute pas un hasard, d'ailleurs, si j'écris actuellement sur Edward W. Said¹⁰. Je me souviens d'une formule utilisée par notre professeure à propos d'une étudiante d'origine populaire qui avait suivi ses cours : « Elle est bilingue dans sa propre langue ». Je me suis toujours senti très concerné par cette formule. Le sentiment d'exil, la « névrose de classe »¹¹, l'impression d'être un étranger qui ne parle pas de la même manière que les autres, c'est souvent l'expérience silencieuse vécue par les filles et les fils d'ouvriers, ou de milieux populaires, toujours aussi peu nombreux dans nos Universités. « Il faut que vous alliez faire de la philo à la Sorbonne ! », me dira un jour Anne-Marie Houdebine. L'obstacle me paraissait alors presque infranchissable. Les murs et les frontières existent aussi dans nos têtes. Sans oser le dire, je ne me sentais pas autorisé à entrer dans ce lieu. Je me rappelle pourtant ce jour où ma professeure attrape son téléphone en ma présence et appelle le philosophe de la communication, Francis Jacques qui enseigne alors à Paris III. La conversation téléphonique se terminera par un « mes hommages Madame » qui fera alors sourire Anne-Marie. Pour diverses raisons, je ne ferai pas mon mémoire de DEA avec le précurseur de la « dialogique transcendantale », mais continuerai avec ma

⁸ « Je me considère comme un journaliste, dans la mesure où ce qui m'intéresse, c'est l'actualité, ce qui se passe autour de nous, ce que nous sommes, ce qui arrive dans le monde. La philosophie jusqu'à Nietzsche, avait pour raison d'être l'éternité. Le premier philosophe-journaliste a été Nietzsche. Il a introduit l'aujourd'hui dans le champ de la philosophie. Avant, le philosophe connaissait le temps et l'éternité. Mais Nietzsche avait l'obsession de l'actualité. (...) Si nous voulons être maîtres de notre futur, nous devons poser fondamentalement la question de l'aujourd'hui. C'est pourquoi, pour moi, la philosophie est une espèce de journalisme radical ». M. Foucault, « Le monde est un grand asile », 16 juin 1973, *Dits et écrits I, 1954-1975*, Quarto Gallimard, 2001, p. 1302.

⁹ F. Poché, *J'ai envie de savoir* (avec B. Hubert), Postface d'Albert Jacquard, Paris, L'Atelier, 2001.

¹⁰ F. Poché, *Edward W. Said, l'humaniste radical. Aux sources de la pensée postcoloniale*, Paris, L'Atelier, à paraître.

¹¹ V de Gaulejac, *La névrose de classe*, Paris, Hommes et groupe éditeur, 1987.

professeure, à la Sorbonne-nouvelle, en prolongeant ma recherche dans un sens qui me préparera à un changement d'aiguillage : *la pragmatique : sciences ou philosophie ?*

Après mon DEA, je décide d'envoyer mon mémoire de maîtrise, spontanément et audacieusement, à un éditeur. Peu de temps après, il m'est répondu que sous la forme actuelle le texte ne semble guère adapté au grand public, mais qu'un ouvrage d'introduction à la linguistique serait le bienvenu. En m'appuyant sur mes deux mémoires, j'écris alors un petit livre très houdebiniien, trop peut-être : *L'homme et son langage*. Dans la préface qu'elle a la gentillesse d'écrire ma professeure déclare : « Il est étrange d'entendre sa voix, ses mots, ses façons de voir, dans l'écriture d'un autre. Certains s'étonnent, parlent d'imitation. D'autres savent qu'il n'est pas de transmission sans ce risque et acceptent de voir leur parole reprise et aménagée par ceux qui les ont côtoyés et puis ont pris leur envol personnel »¹². Après un échange téléphonique¹³, j'ajoute alors, en guise d'avertissement : le lecteur pourra lire cet ouvrage comme une introduction à la linguistique houdebiniienne. Comment, me suis-je alors demandé, s'inspirer d'autrui sans trop le répéter ? Qu'est-ce qu'être fidèle à un héritage ? À partir de quand l'écriture ou la parole que l'on profère peut-elle être qualifiée de personnelle ? Qu'est-ce finalement que le *propre*, le *singulier*, l'*unique* ? En tant qu'ancien mécanicien de fabrication, sans doute ai-je été atteint du syndrome du bricoleur. Illustration. L'envie vous prend d'installer une étagère dans votre appartement. Vous vous emparez alors d'une perceuse et choisissez le forêt adéquat. Cependant, un autre avant vous a déjà percé le mur à cet endroit. Alors, pour des raisons de solidité, vous essayez d'en faire un à votre goût, différent, mais juste à côté. Or, de par son élasticité, votre forêt glisse dans le trou du bricoleur précédent. Et vous ne faites, alors, que déformer son « œuvre » sans vraiment réaliser ce que vous souhaitiez initialement. La juste distance est un art, dans le domaine du bricolage comme dans celui de la relation à la pensée de l'autre ou à l'élaboration de toute problématique. Il me vient à l'esprit cette injonction du Zarathoustra de Nietzsche : « Maintenant je vous ordonne de me perdre et de vous trouver vous-mêmes ; et ce n'est que quand vous m'aurez tous renié que je reviendrai parmi vous »¹⁴. La formule est radicale, mais elle pointe quelque chose d'une vérité. J'espère, depuis, avoir un peu entendu le message et percé, ou mieux, creusé mon propre trou.

Le cheminement vers la thèse en philosophie

D'emblée, après mon DEA sur la pragmatique, le passage à la philosophie devient enfin possible. Pourtant, une hésitation demeure dans l'élaboration de ma problématique. Soucieux de dépasser une approche strictement structurale, ou immanentiste, je m'intéresse à ce que *nomme* le langage. D'où le titre initial de ma thèse : *Langage et vérité*. En effet, les théories formalistes du langage ne permettent pas, à mon sens, de rendre compte du monde. Or, parler, c'est, notamment dire un monde. Il convient alors de s'intéresser au statut ontologique du référent. Cependant, lorsqu'on fait de la philosophie avec ses pieds, - ce qui est mon cas - la concrétude du réel social s'impose. Ainsi, le fait d'avoir choisi de vivre, à cette époque, au sein d'une cité populaire, avec plus de 55 % de personnes d'origine étrangère, contribue alors à déplacer ma recherche de la question du référent à celle du sujet parlant ; et plus exactement des exclus de la parole. Dans *Condition de l'homme moderne*, Hannah Arendt rappelle que dans la Grèce antique, les barbares et les esclaves étaient *aneu logous*. Cela signifiait qu'ils étaient exclus d'un mode de vivre dans lequel seul le langage avait un sens, d'une existence dans laquelle les citoyens avaient tous pour

¹² A-M Houdebine, Préface à F. Poché, *L'homme et son langage. Introduction à la linguistique*, Lyon, Chronique sociale, 1993, p. 11.

¹³ Initialement le mot « plagiat » avait été utilisé par Anne-Marie Houdebine. C'est suite à notre échange téléphonique que ma professeure proposa alors le terme « imitation » et que, pour ma part, j'écrirai dans l'avertissement qu'il s'agit d'un livre d'introduction à la linguistique houdebiniienne.

¹⁴ F. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra. Un livre pour tous et pour personne*, traduit de l'allemand par G-A Goldschmidt, Paris, Poche, 1972, p. 106.

premier souci la conversation. Aujourd'hui, les immigrés, les chômeurs, les adolescents, de banlieues ou de « quartiers sensibles » - en particulier les jeunes filles - forment les « sans-paroles » de nos sociétés contemporaines.

Durant cette époque, il me semble alors passer la frontière à chaque trajet de mon quartier à l'Université et de l'Université à mon quartier. Cette « invitation au voyage », mais aussi au croisement des intelligences, me conduira, par la suite, à produire deux formes d'écriture aussi inséparables que le recto et verso d'une feuille de papier : l'une directement inscrite dans un cadre académique, adressée à mes pairs, et l'autre, traversée également par une exigence intellectuelle, mais animée par un souci d'accessibilité. Mon projet de thèse, en début des années 1990, s'oriente donc vers une théorie du sujet parlant tout en gardant comme fil conducteur la question de la citoyenneté, ou de l'absence de participation des couches défavorisées à l'espace public. Mes questions se résument ainsi : que devient un sujet lorsque sa parole ne trouve pas d'interlocuteur pour échanger avec lui et donc lorsque la solitude non choisie s'impose à son existence ? Que lui arrive-t-il lorsque personne ne l'écoute ou plus précisément ne l'entend ? Une telle démarche invite, en premier lieu, à prendre au sérieux les trois degrés de la pragmatique. (1). L'étude des signes indexicaux que F. Hegel avait mis en relief dans sa *Phénoménologie de l'Esprit*, mais sans savoir les distinguer des autres types de signes¹⁵. (2). Le travail sur les contextes présupposés par les interlocuteurs ; ce détour laisse une place aux « maximes conversationnelles » de Grice dont la terminologie emprunte à l'analytique des concepts du Kant de la *Critique de la raison pure*. (3). Enfin, la théorie des actes de langage qui, très tôt, attire mon attention, tout en demandant une mise à jour épistémologique. L'élaboration d'une théorie du sujet parlant attentive à la question des exclus de la parole ne peut laisser de côté ni une théorie de la *temporalité*, ni la psychanalyse, à laquelle m'avait éveillée Anne-Marie Houdebine, ainsi qu'un professeur de littérature comparée à qui je voudrais rendre hommage : Raymond Lamboley. J'utilise, dans le même temps, une philosophie de la communication qui m'orientera vers le personnalisme logico-linguistique de Francis Jacques. C'est dans ce cadre que s'élaborera progressivement l'idée d'un sujet empêtré dans des contextes : un sujet de contextualité. Il s'agit, alors, de dépasser la simple dimension épistémologique du contexte afin de montrer le statut ontologique de cette réalité dans son intrication avec le sujet. Cette ouverture ontologique me conduira, après la thèse, à un approfondissement de la notion centrale de *contextualité*¹⁶. Tout en prenant au sérieux la question du langage, j'élargirai la problématique en soulignant que l'ipséité pensée comme empêtrément dans des contextes doit nécessairement intégrer la *corporéité* dans son incarnation à la fois *spatiale* et *social-historique*¹⁷. Au-delà la question du sujet, la philosophie de contextualité s'efforce ainsi de rompre avec le formalisme et de travailler à partir des réalités sociales concrètes.

On a tous quelque chose d'houdebiniien

Après ce parcours, brièvement présenté, qu'est-ce qui dans mon itinéraire porte les traces de ma rencontre avec Anne-Marie Houdebine ? Une foule de références qui passent des Indiens Tehuelche à la syntaxe structurale de Tesnière, de la théorie du signe à la diversité des langues et de leurs représentations du monde, de la littérature sans cesse mobilisée au jeu de distanciation vis-à-vis de nos propres lapsus, de la mise en relief des paires minimales à la neutralisation phonologique, des révoltes contre les injustices faites aux femmes ou aux opprimés à la Shoah... Si, sur le plan épistémologique, Anne-Marie Houdebine nous invite, durant ses cours, à prendre au sérieux le noyau dur de la linguistique, dans le même temps, le souffle du monde traverse sa

¹⁵ Par la suite, j'ai réinvesti la théorie peircienne du signe. Cf. F. Poché, « La *sémiosis* et l'interprétation dans la "métaphysique scientifique" de Peirce », *Revue des sciences religieuses*, 83, n°4, 2009, pp. 551-565.

¹⁶ L'intitulé de mon HDH, soutenu à l'Université de Strasbourg en 2005, était le suivant : *Anthropologie de contextualité. Contribution à une éthique de l'opprimé*.

¹⁷ F. Poché, - *Une politique de la fragilité. Dignité, éthique et luttes sociales*, Cerf. Collection : « La nuit surveillée », 2004.

parole et nous enthousiasme. Au terme de cette rapide évocation, trois points retiennent mon intérêt aujourd'hui encore : (1) Un constant souci du langage. (2) Une attention à la question du « féminin ». (3) Une exigence conceptuelle qui s'efforce de rester ouverte au monde comme aux autres disciplines.

Un constant souci du langage

Au fil des années, je suis resté constamment attentif à la question du langage. Ce long détour par la linguistique m'a permis de me faufiler avec bonheur à travers de nombreuses pensées contemporaines, comme la psychanalyse lacanienne, le personnalisme logico-linguistique de Francis Jacques, la déconstruction derridienne et de mieux saisir certaines questions comme la controverse entre l'herméneutique et le structuralisme. Sans de solides bases linguistiques, une partie importante de l'histoire de la philosophie contemporaine, et pas uniquement française, nous échappe. Je n'ai donc jamais lâché la question du langage. Ainsi, par exemple, un des aspects de la méthode que je me suis efforcé de mettre en place, récemment, en philosophie sociale, consiste, notamment, à prêter attention aux productions discursives¹⁸. De même, lorsque je travaille à une phénoménologie de la plainte¹⁹, c'est encore le langage qui se trouve mobilisé. Enfin, quand, dans un séminaire de master sur la pensée post-coloniale, je travaille Franz Fanon ou Homi Bhabha presque à chaque séance, la question des productions discursives est prise en compte : qu'il s'agisse de la manière dont on s'adresse à l'homme de couleur selon l'auteur de *Peau noire, masque blanc*, ou du rapprochement entre le fétichisme freudien et la notion de discours stéréotypé, dans la pensée du philosophe indien.

Une attention à la question du féminin

En second lieu, la question des femmes, ou de la « domination masculine » (Bourdieu) habite de manière diffuse, mais réelle, mes travaux. Anne-Marie Houdebine m'a rendu attentif aux traces des représentations anciennes qui traversent notre langue comme par exemple « homme public »/ « femme public », un rapporteur/ une rapporteuse, quel mâle ! / c'est une femelle. Lorsque je lis des philosophes comme Nancy Fraser, je reste alors particulièrement attentif à ce qui est dit du langage ; je pense, en l'occurrence, aux remarques, discrètes mais importantes, sur les mots « public »/pubien ou « témoignage »/ testicule, qui nous alertent sur les traces d'une parole réservée aux hommes²⁰. De même, lorsque je travaille, en séminaire, la pensée de Gayatri Chakravorty Spivak, - traductrice du célèbre *De la Grammatologie*, Derrida, aux Etats-Unis - j'essaie de comprendre le problème de la parole des femmes du tiers monde. Car pour Spivak, en effet, il y a toujours un angle mort de la lutte, un subalterne du subalterne ; et ce, qu'il s'agisse de l'étudiante soudanaise excisée qui se tait parmi les féministes de campus, ou de la femme au sein des mouvements post-coloniaux. Les critiques du capitalisme à travers la « subalternité sexuelle » et la condition postcoloniale sont inséparables, selon cette auteure inclassable, qui cite à l'appui le rôle des femmes à l'avant-garde du mouvement social en Inde²¹. Enfin, quand je propose à mes étudiants(e)s de penser la question du féminin, notamment à partir de Simone de Beauvoir, Elisabeth Badinter, Sylviane Agacinski ou Judith Butler, c'est encore cette fidélité intellectuelle qui anime ma réflexion.

¹⁸ F. Poché, « Pour une "ontopraxis" de contextualité. Contribution à une méthode en philosophie sociale », *Concordia, International Zeitschrift für Philosophie*, n°55, 2009, pp. 37-54.

¹⁹ F. Poché, *Blessures intimes, blessures sociales. De la plainte à la solidarité*, Paris, Cerf, 2008.

²⁰ N. Fraser, *Qu'est-ce que la justice sociale ? reconnaissance et redistribution*, Paris, La Découverte 2005, p. 113.

²¹ F. Cusset, *French Theory. Foucault, Derrida, Deleuze Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux Etats-Unis*, Paris, la Découverte, 2005, p. 214.

Exigence conceptuelle et ouverture

Revenons, enfin, au titre de la présente contribution : « disciple indiscipliné ». La formule revêt plusieurs registres sémantiques. D'abord, le mot « disciple », aux accents quelque peu anachroniques en ces temps hypermodernes, consonne de manière ludique avec l'institution dans laquelle je travaille. Ensuite, le vocable « indiscipliné » évoque le fait d'avoir laissé la linguistique pour la philosophie. Enfin, il souligne une certaine manière d'ouvrir la recherche aujourd'hui à des dépassements de frontières. En ce sens, la pensée post-coloniale à laquelle je m'intéresse depuis quelques années, les *cultural studies*, mais aussi la philosophie sociale, relèvent, à mon sens, d'une « épistémologie indisciplinée ». Scientifiquement, il convient, bien évidemment, de circonscrire son objet, de le délimiter tel un district. Cependant, si le point de vue crée l'objet, il me semble important, au-delà des disciplines instituées, de penser la multiplicité des points de vue ; et ce, afin de construire des objets hybrides, aux diverses facettes, répondant à la résistance d'un réel social en constante recomposition.

Plus que des cours de linguistiques, j'ai trouvé dans l'écoute de la parole d'Anne-Marie Houdebine des matériaux pour réfléchir sur des questions épistémologiques, anthropologiques et éthiques qui contribuent, aujourd'hui encore, à nourrir mes recherches. Je lui en suis alors infiniment reconnaissant.

Fred Poché
Professeur de philosophie
L'UNAM Université
Université catholique de l'Ouest
– U.C.O, 3 place André Leroy, B. P. 10808
49008 ANGERS CEDEX 01
fred.poché@wanadoo.fr